

États d'âme

FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Abdenour Bidar

Bio express

Abdenour Bidar est un philosophe et essayiste français, de tradition soufie, figure intellectuelle de l'islam libéral. Depuis 2016, il est inspecteur général de l'Éducation nationale. Auteur de très nombreux livres sur l'islam, (dont *Un islam pour notre temps*, *Self islam*, Éd. du Seuil), il a aussi publié le magnifique *Les Tisserands, réparer ensemble le tissu déchiré du monde* (Ed. Les liens qui libèrent). Et en 2022 *Grandir en humanité*, livres propos sur l'école et l'éducation, dialogue avec Philippe Meirieu, (Ed. Autrement). Avec la psychologue Inès Weber, il a fondé le *Sésame*, un centre de culture spirituelle non confessionnel.

“Nous assistons à un million de révolutions tranquilles”

Un sage

Paris. Le quartier du Marais. L'appartement familial est discret, confortable. Il y séjourne lorsqu'il doit répondre aux très nombreuses sollicitations dont il fait l'objet: conférences, interviews, dialogues. Philosophe, écrivain, inspecteur de l'Éducation nationale, Abdenour Bidar prodigue depuis bientôt trois décennies une parole de sagesse, d'ouverture, de tolérance. De fermété, aussi, à l'égard de ses frères musulmans qu'il aimerait voir plus autocritiques à l'égard de leur religion, qui dérive parfois sous l'emprise de démons.

Ses origines, une mère catholique convertie à l'islam, ses engagements, font de lui un être lumineux. Sa méditation lui donne la force d'agir. *“J'appelle, dit-il, les méditants à militer et les militants à méditer.”* Car le monde va mal par manque de spirituel et d'intériorité. Son constat est cinglant: *“Nous sommes entrés dans une mutation d'espèce. Nous sommes devenus ces titans complètement fous. Notre condition est passée de la mesure à la démesure. Nous avons basculé dans l'hubris, cette outrance dans le comportement inspirée par l'orgueil. Mais quelle sagesse à la mesure de notre démesure? Il faut assumer qu'on est devenus des monstres, des prédateurs pour la planète. Mais on peut se relever de cela, c'est-à-dire de cette surpuissance d'agir d'une façon qui soit féconde, créatrice.”*

En 2015, en partant d'un constat simple – dans le désert de sens de nos sociétés, nos soifs d'essentiel ont besoin d'oasis – il a créé, avec d'autres personnes, le Centre Sésame à Paris, dédié à la transmission d'une culture spirituelle non confessionnelle, la plus ouverte qui soit. Le centre a proposé pendant 4 ans des rencontres ouvertes à tous les chercheurs de sens et de sagesse, quelles que soient leurs convictions et leurs démarches. En 2019, la même équipe a ouvert en Provence, où il vit désormais, un centre d'enseignement et de retraite spirituelle: les Candelles.

Une heure d'interview m'a donné le sentiment de me plonger dans un havre de paix, de ressourcement, d'harmonie. Comment ne pas partager son credo, *“Il faut retisser le lien avec soi-même, avec les autres et avec la nature”*? Le moment le plus difficile est de terminer cet entretien méditatif. En regardant la gare du Nord, puis Bruxelles, une question m'obsède: comment appliquer au quotidien une philosophie de vie à la fois profonde et active?

Dans quelle famille avez-vous grandi?

Une famille aimante. Tant du point de vue affectif que du point de vue de ma formation spirituelle et intellectuelle, c'est la présence de ma mère qui a été déterminante.



REIC/GRANDS/WP

nante. Très tôt, elle m'a pris comme interlocuteur privilégié de ses questionnements, de ses méditations. Ma mère est catholique d'origine, de culture. Elle s'est convertie à l'islam vers l'âge de trente ans. Personne ne l'y a poussée. Il s'agissait d'une quête personnelle, exigeante, ardente, qui lui a fait découvrir des sagesse plus orientales. Ma mère s'est d'abord penchée sur l'étude de l'hindouisme, puis elle a rencontré la tradition mystique soufie de l'islam: il s'agit d'une voie d'éveil. Souvent, en Occident, le soufisme a une image un peu idéalisée, une voie d'amour et de connaissance, ce qu'elle est fondamentalement. Mais elle peut être aussi, parfois, rattrapée par les maux de l'islam extérieur: le dogmatisme, la rigidité.

Vous avez donc été très tôt déterminé par son parcours?

Elle a plutôt répondu à une nature qu'elle sentait chez moi. Très jeune, avant l'âge de raison je crois, j'étais naturellement aspiré par ce type de considération et de vie contemplative. Dès que j'ai pris un peu conscience de moi-même, je me suis retrouvé dans la prière: l'expérience originelle de la prière, ce n'est pas une obligation religieuse ou une contrainte, c'est un élan, un enthousiasme, le sentiment de revenir à la maison.

Quel enfant étiez-vous?

Turbulent, suragité, suractif. J'oscillais entre une tendance méditative et une grosse énergie.

Vous oscillez toujours...

Je pense que ma vie est marquée par des polarités fortes entre lesquelles j'essaie de trouver un équilibre. Entre l'Orient et l'Occident: je suis né ici, je suis d'ici, je suis un Occidental et en même temps je suis musulman, donc je ne suis pas tout à fait un Occidental. Je suis musulman, sans être d'un pays musulman, donc je ne suis pas non plus tout à fait oriental. Je me sens donc d'ici et d'ailleurs. Et ni d'ici, ni d'ailleurs.

Donc comment vous définissez-vous?

Je suis un peu un outsider de l'islam: je suis dedans, dehors, entre mes deux cultures, mes deux origines. J'ai été très nourri par la culture occidentale moderne dans laquelle j'ai été élevé, par rapport à laquelle je me suis toujours senti en décalage parce que me manquaient les dimensions de l'intériorité, de la transcendance, trop absentes dans notre société.

Quelques jours après les attentats de “Charlie Hebdo” le 7 janvier 2015, vous avez publié, notamment dans “La Libre Belgique”, une lettre ouverte au monde musulman. Vous écrivez: “Je te vois en train d'enfanter un monstre qui prétend se nommer État islamique et auquel certains prétendent donner un nom de démon: Daech. Mais le pire est que je te vois te perdre – perdre ton temps et ton honneur – dans le refus de reconnaître que ce monstre est né de toi, de tes errances, de tes contradictions, de ton écartèlement interminable entre passé et présent, de ton incapacité trop durable à trouver ta place dans la civilisation humaine”. C'était un cri, un coup de gueule amoureux, de dépit amoureux parce que j'avais l'impression que ce que j'entendais du côté musulman ne me semblait pas saisir cette opportunité de prendre enfin conscience des dérives. Face à cette monstruosité, les consciences musulmanes auraient dû être beaucoup plus nombreuses à revenir vers elles-mêmes et à poser des questions critiques à cette tradition religieuse. Pas seulement dans sa forme extrémiste, radicale, djihadiste, violente et terroriste. Mais en se demandant, précisément, pourquoi cette violence était née du côté de l'islam, comme elle a pu naître ailleurs dans l'histoire du côté d'autres traditions.

Ce texte a été écrit en 2015...

Il est toujours d'actualité. Il est temps que l'islam regarde en face ses démons et qu'il passe du réflexe de l'autodéfense à la responsabilité de l'autocritique. Rien n'a réellement changé. On parle de questions de civilisation, cela ne change pas en cinq ans, ou en une génération. C'est un travail sur le temps long.

Vous dénonciez “des invariants extrêmement préoccupants dans l'islam: l'absence de démocratie, l'infériorisation des femmes, l'interdiction faite à la pensée de contester le dogme ou d'aborder de manière critique la lecture du Coran”.

C'est la tradition historique de l'islam telle qu'elle s'est sédimentée et fossilisée à partir d'un certain moment. La Coupe du monde de football a lieu au Qatar, un pays dans lequel ces maux endémiques, enkystés, s'expriment d'une façon inacceptable. Il s'agit d'un pays dans lequel l'égalité entre les hommes et les femmes n'est pas reconnue, il est impossible d'avoir une pensée critique de l'islam, de son dogme.

Est-ce tout l'islam qui doit changer ou faut-il susciter l'émergence d'un islam européen?

Je réponds par l'affirmative à deux niveaux. Ici, en France, nous ne sommes pas en terre d'islam. La façon dont l'islam est vécu dans un pays non musulman dans une culture non musulmane sera forcément différente de la façon dont elle est vécue dans des pays de tradition musulmane. Il y a donc bien quelque chose qui sera un jour un islam européen comme il y a un particularisme et un génie propre d'un islam africain ou d'Asie centrale. Cela étant dit, mon souhait n'est pas qu'il y ait un islam libéral d'Europe et un islam qui reste toujours aussi autoritaire et réactionnaire dans un certain nombre de pays du monde musulman entre lesquels il s'agit de faire des différences aussi. Ce n'est pas la même chose partout, cela dépend des sociétés, des milieux sociaux. J'écris pour l'islam, à l'échelle du monde musulman mais je sais que moi, vivant ici, en France, je ne m'expose pas de la même manière aux foudres des conservateurs. Je suis loin: mon impact sur le monde musulman est donc minime. Ce n'est pas pour cela qu'il faut renoncer à la tâche. J'ai appris à être patient. Le chemin des idées a son rythme.

Quel a été votre cheminement entre les nombreux livres sur l'islam et un autre ouvrage, qui a multiplié les prix: “Les Tisserands”?

Je me suis rendu compte que j'avais beaucoup de lecteurs non musulmans qui me disaient: tout ce que vous dites me parle alors que je ne connais rien à l'islam. Mais cela entre en résonance avec des questionnements existentiels spirituels profonds. Cela pouvait venir de gens qui se disaient athées mais qui se demandaient quelle place le spirituel pouvait avoir dans leur vie, de chrétiens avec un pied dans un pied dehors, de juifs dans le même entre-deux, de gens qui s'étaient tournés vers le bouddhisme. Je me suis retrouvé à parler, presque involontairement, à des gens dans un questionnement spirituel ancré. Cela a été un délice qui m'a autorisé à écrire d'autres livres: l'islam n'a été que ma porte d'entrée naturelle vers des questions plus larges et plus partagées.

Les philosophes rappellent sans arrêt à l'homme le sens de la vie, de cet élan vital. Pourquoi les matérialistes ont-ils gagné?

Parce que c'est trop difficile, pour l'instant. La difficulté nous demande un saut d'humanisation: nous risquons d'y rester confrontés pendant plusieurs siècles. La fonction des philosophes n'est pas de s'émerveiller, de taper du pied, c'est de répéter, de faire en sorte que la conscience claire de ce défi continue d'animer l'humanité et qu'elle continue d'être consciente qu'elle doit encore produire son juste effort.

Jusqu'à ce que...

Quelque chose se produise. Aujourd'hui, nous n'avons d'autre choix que de nous réformer radicalement, de tout reprendre à la racine, parce que le problème écologique est tellement gravissime et parce que les déséquilibres dans nos sociétés sont extrêmement importants. Peut-être ne va-t-on pas faire les choses de ma-

nière idéale, c'est-à-dire avoir une prise de conscience dans la paix. Cela se produira peut-être dans le chaos. Car dans l'Humanité, c'est souvent comme cela que cela se passe: on attend d'être au bout du bout du bout du bout et d'avoir bu le calice jusqu'à la lie, que l'on n'a plus d'autre choix que de se réformer, se révolutionner.

Là, on y est, non...?

Oui. Car l'étrangement est important. Mais la question est: avons-nous déjà assez souffert?

Tout le monde ne souffre pas de la même façon. Certains ne souffrent pas du tout, profitent des progrès.

Il ne s'agit pas de lutter ou de freiner le progrès mais de l'accompagner d'une certaine sagesse, d'une nouvelle intériorité. Il faut accompagner le progrès d'une manière plus joyeuse et enthousiasmante. Aujourd'hui, le progrès n'est pas sublimé, transfiguré. Il faut se souvenir du sens du mot apocalypse: le dévoilement. Je dirais donc que le dévoilement du sens du progrès ne s'est pas encore produit. Notre progrès est matériel, de confort, de sécurité, mais ce n'est pas un progrès d'humanisation, qui nous unit. Il faut assumer qu'on est devenus des monstres, des prédateurs pour la planète. Mais on peut se relever de cette surpuissance d'agir d'une façon qui soit féconde, créatrice.

Cela dit, vous vous définissez comme un optimiste conscient, vous ne croyez pas à la théorie de l'effondrement...

Il y a deux démons intérieurs: l'orgueil et le désespoir. Ne voir l'avenir que dans l'effondrement, c'est être aveugle sur notre destinée spirituelle. Seul celui qui ne voit pas ce que nous sommes appelés à devenir peut penser que cela va s'effondrer. Ma foi humaniste, c'est de voir une humanité souffrante mais qui va tirer de cette expérience de la grande souffrance un surcroît de conscience de soi et de révélation de ce qu'est l'humain.

Quelle sera l'étincelle?

Elle est partout! Nous assistons aujourd'hui à un million de révolutions tranquilles. Regardez les nouvelles générations: les entreprises s'arra-

chent les cheveux parce que les jeunes ne veulent plus entrer dans le système tel qu'il est. C'est la grande démission. Notre jeunesse veut de moins en moins jouer le jeu maudit du système ancien. Elle ne sait pas encore où elle veut aller mais elle a décidé qu'elle voulait y aller. C'est important: comme le dit Bergson, dans le mouvement de la vie, l'intelligence vient toujours en second. Ces jeunes naissent avec une qualité d'âme différente. Leur force spirituelle est particulière, elle refuse de jouer le jeu matérialiste auquel nos générations se sont pliées plus docilement. Je crois beaucoup dans tous les élan de transition, de transmutation. C'est quand tout va mal que l'espoir naît. Une phrase se trouve aussi bien dans le Tao que chez Ovide: les hommes voient le bien, ils veulent le bien, mais au moment fixé pour le bien, voici le mal. L'inverse marche aussi. C'est quand les hommes sont dans l'incertitude et la détresse que peut naître une vertu: c'est à ce moment-là que peut apparaître un nouveau chemin.

Beaucoup ne sont pas conscients de la catastrophe...

C'est pour cela qu'elle sera peut-être inévitable. Je ne peux pas dire comment cette espérance va arriver, se matérialiser. Parce que je constate aussi la folie du monde actuel. Une guerre s'est déclenchée en Europe, la Chine s'est donné comme programme de prendre la gouvernance mondiale en 2049, pour le centenaire de la Fondation de la République populaire de Chine. Mais ce pays dirigera-t-il la planète dans un sens plus spirituel? On peut raisonnablement en douter quand on voit son centralisme autoritaire, le consumerisme fou dans lequel les Chinois se sont lancés. Les facteurs d'inquiétude sont puissants.